

Cérémonie du 11 novembre 2015

Bonjour à toutes et à tous présents ici aujourd'hui sur cette place de l'école pour commémorer le 97^{ème} anniversaire de l'armistice du 11 novembre 1918, et honorer, en cette deuxième année de centenaire, la mémoire de ceux qui en 1915 s'installaient au fond de trous boueux et de tranchées sur le Front Ouest, en France, en Belgique, en Lorraine, en Champagne, en Artois, dans les Flandres ; s'installaient contraints dans une guerre d'usure, marquant un tournant dès la fin de l'année 1914, dans la Grande Guerre. J'excuse Pierre Ribeaud, député de la circonscription. Je remercie les élus, Daniel Maître, Président de l'Union des Mutilés et des Anciens Combattants, et l'ensemble des anciens combattants de leur présence à mes côtés.

Je salue aussi la présence des soldats du 7^e bataillon de Chasseurs Alpains de Varcès, des brigades de gendarmerie et de sapeurs- pompiers, du directeur de l'école élémentaire, Jean Michel Vivant. Je remercie l'Harmonie des Deux rives, son directeur, Cédric Bachelet, et les enfants de leur participation à cette commémoration sous la houlette de Yves Grimopont.

Et enfin je remercie tous les habitants du Touvet de leur présence à cette commémoration.

En mon nom et au nom de la commune du Touvet, en cette deuxième année de commémoration du centenaire de la Grande Guerre, j'aimerais que nous nous souvenions collectivement, de ce tournant que constitue l'année 1915, je le disais tout à l'heure, de ce qui va marquer les années à venir, sur le front occidental ; tous ces jours, toutes ces heures, ces minutes, où chaque homme engagé vit terré dans les tranchées, dans la boue, sous la pluie, dans le froid, dans l'angoisse et dans la terreur. Maurice Genevoix a fait de cette transition entre la guerre de mouvement et la guerre de positions un chapitre entier de son si beau et si terrible récit « ceux de 14 », intitulé « la boue », comme un résumé imagé de cette transition d'octobre 1914 à janvier 1915. Un récit qui oscille entre la relève et la réserve, entre les assauts et les déluges du feu, entre les montées au front et les retours des vivants à l'arrière, derrière les lignes, mais toujours si près des affrontements. Fin 1914, après la course à la mer, la guerre des tranchées dessine une ligne de front qui va des Vosges à la mer du Nord. Partout on s'installe, on s'enterre ; c'est la première période des tranchées, sur près de 600 kilomètres. Au cours des premiers mois de 1915, nos fantassins sont transformés en terrassiers et manient plus souvent la pelle et la pioche que le fusil. Peu à peu, l'immense front se garnit d'une première ligne. Elle est loin d'ailleurs d'être continue ; de larges intervalles séparent

encore ces tranchées qui, elles-mêmes, sont peu profondes. On creuse surtout les boyaux qui y conduisent ; avec partout une boue intense et beaucoup d'eau. Les offensives pour perdre et gagner du terrain se succèdent. Chaque mètre gagné peut être reperdu, vite ou dans un temps qui s'étire, sans fin, mais seule certitude, toujours au prix de sacrifices incessants, de pertes continues.

En 1915 la politique reprend ses droits. Au lendemain des hécatombes des Flandres et de Pologne, les stratégies divergent. Chez les Allemands, l'année est dominée par la volonté d'obtenir coûte que coûte une paix séparée avec la Russie. Chez les trois « grands » de l'Entente en 1915 les décisions sont plus juxtaposées que coordonnées ; chez les Anglais la tentation existe de retrouver une stratégie indirecte chère aux Britanniques. Pour les Français seuls, le problème numéro un demeure celui de la libération du territoire : joint à la préoccupation de soulager le front russe, durement pressé, il entraîne, sur le front occidental, une activité offensive soutenue sans répit malgré de terribles pertes.

Alors pour illustrer cette année 1915, je n'ai pas choisi ce que l'actualité aurait pu quasiment me dicter, la bataille des Dardanelles, dont vous pourrez tout à l'heure avoir une vision résumée à la mairie, autour malheureusement de la mort d'un enfant du Touvet à Galipolli. Je n'ai pas non plus retenu, ce qui aurait pu être signifiant aujourd'hui, les 1ères attaques chimiques, avec la bataille d'Ypres en avril 1915. Non plus que les offensives d'Artois ou de Champagne, symboliques autant que meurtrières.

J'ai choisi de rappeler cette terrible bataille des Eparges, celle qui ponctue justement le récit de Maurice Genevoix, celle où disparaît son ami Robert Pourchon, où est mort le romancier Louis Pergaud, auteur de la guerre des boutons, où Maurice Genevoix a été blessé. Celle qui illustre pour moi ces entêtements lancinants et meurtriers pour gagner des positions et reprendre des territoires à enjeux stratégiques. Et qui constitue le meilleur exemple de ce qu'on a coutume d'appeler la guerre des mines.

Ainsi le Général Mordacq nous en fait récit :

« Le haut commandement, tout en renonçant à des opérations de très grande envergure, fut obligé, de monter, au cours de cette année 1915, deux ou trois attaques assez puissantes- c'est pour cela que je parlais du symbole tout à l'heure de l'Artois et de la Champagne- ainsi que toute une série d'attaques secondaires pour que les Allemands ne portent pas leurs réserves sur le front

de nos Alliés, sur le front oriental. Sur cette immense étendue fortifiée de tranchées, il y avait toute une série de positions tactiques importantes que l'on ne pouvait laisser occuper par l'ennemi. Pour éviter de trop grosses pertes, on organisa une guerre de mines sur presque tout le front. En ces premiers mois de 1915, la guerre de mines était caractérisée par l'exécution de sape, longs couloirs boisés, permettant de s'avancer à couvert vers l'adversaire. Lorsque les sapeurs paraissaient suffisamment près de l'ennemi, les sapeurs amorçaient une entrée conduisant à un fourneau d'explosifs, placés, en général, sous des points particulièrement tenus et fortifiés de la ligne ennemie (emplacements de mitrailleuses, ouvrages importants, etc..). L'explosion des fourneaux produisait d'énormes entonnoirs, détruisait les organes de défense de l'ennemi et ouvrait, surtout, dans les réseaux de fil de fer, de vastes brèches qui permettaient à l'assaillant de pénétrer dans les tranchées de l'adversaire. Mais souvent l'ennemi, aux aguets, éventait ces travaux souterrains ; il faisait alors des contre-mines, c'est-à-dire creusait des galeries au dessous de celles de l'adversaire, y installait des fourneaux et s'efforçait de le faire sauter... avant de sauter lui même.»

La crête des Éparges se situe au sud-est de Verdun et constitue un observatoire naturel au dessus de la plaine de la Woëvre. Cette colline appartient à l'ensemble de collines appelées les « Hauts de Meuse » qui après le Traité de Francfort en 1871, lequel pour mémoire a cédé l'Alsace et la Lorraine à l'Allemagne, constituent la première grande ligne de défense naturelle face à la frontière allemande. C'est une simple crête, un long éperon situé sur les côtes de Meuse, à peu près à égale distance entre Verdun et Saint-Mihiel, au-dessus du village des Éparges.

Après la stabilisation du front après la bataille de la Marne dans l'été 1914, la colline des Éparges devient une position majeure pour les Français et pour les Allemands et revêt un intérêt stratégique pour les deux camps. Les Allemands se sont accrochés à cette crête, constituant la frontière nord-ouest du Saillant de Saint-Mihiel, dès septembre 1914, qui isole Verdun (limite les possibilités d'approvisionnement de la place de Verdun en coupant la voie Verdun-Nancy) et ils l'ont fortifiée. Ils ont développé une forte organisation de blockhaus et de réseaux de tranchées. Pour l'armée française la possession de ce point stratégique représente alors un objectif majeur à atteindre. Cette colline constitue un observatoire naturel pour surveiller les troupes ennemies jusqu'à la frontière allemande. C'est un endroit idéal pour l'installation de batteries d'artillerie. Pour réduire ce Saillant de St Mihiel, les Français opèrent un assaut aux Eparges le 17 février 1915. Cet assaut est immédiatement suivi de contre-attaques allemandes jusqu'au 21 février, qui permettent à ces derniers de

reprenre le terrain. S'ensuivent alors d'âpres combats aux Eparges, des offensives françaises tout au long du mois de mars, quelques combats de surface mais surtout des combats de mines. Les 9 et 10 avril 1915, un bataillon du 8e R.I. s'empare enfin de l'éperon Est des Eparges, le point X. Le 11 avril la victoire est proclamée dans les deux camps. Ce n'est pas pour autant que les combats des Eparges soient terminés : le 24 avril 1915, Von Stranz lance avec succès une attaque des Eparges à la Tranchée de Calonne. A l'ouest du champ de bataille, le village lui-même reste toujours aux mains des Français. Mais il est situé sous le feu des Allemands et de leurs tireurs d'élite. Il est peu à peu détruit par le bombardement. Quant à la crête elle-même, elle est défoncée par les mines dont les entonnoirs vont du point C au point X.

Cette bataille fut particulièrement meurtrière : les pertes françaises s'élèvent à 50 000 hommes dont 10 000 tués ou disparus et les pertes allemandes sont comparables. Il y eut peu de batailles au cours de la 1ère guerre mondiale où l'infanterie a joué un rôle comme aux Éparges. Cela est dû au terrain, à la méthode consistant en attaques et contre-attaques continues et à la faible dotation en artillerie. Les corps à corps, assez rares dans la guerre des tranchées, y furent ici très nombreux pour prendre et reprendre les tranchées ennemies après le travail des mines et de l'artillerie. Les combats au corps à corps sont d'une très grande brutalité. Les survivants sont au comble de l'épuisement dans une boue meurtrière et omniprésente entre les cadavres qu'ils ne peuvent évacuer et les blessés agonisant sans pouvoir être dirigés vers l'arrière pour y être soignés. Les soldats vivent des jours parmi les plus effroyables de la Première Guerre Mondiale. Le lieutenant Genevoix de cette bataille écrit : « **Ce que nous avons fait, c'est plus qu'on ne pouvait demander à des hommes et nous l'avons fait.** »

Et il demande aussi : « **Pitié pour nos soldats qui sont morts! Pitié pour nous vivants qui étions auprès d'eux, pour nous qui nous battons demain, nous qui mourrons, nous qui souffrirons dans nos chairs mutilées ! Pitié pour nous forçats de guerre qui n'avions pas voulu cela, pour nous tous qui étions des hommes, et qui désespérons de jamais le redevenir** »

Au Touvet, ce sont 11 soldats qui meurent en cette année 1915, dont 2 dans la Meuse. Leurs noms sont inscrits au fronton de notre monument aux morts. Ne les oublions pas.